

# Ndënd

**Sarr Mohamed Mbougar**  
*Sénégal*



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**  
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

Le vieux Maître, les yeux clos, ne répondit rien. Assis en face de lui, le ministre de la culture guettait anxieusement sa réaction. Il eut beau, durant cet interminable bref moment, tenter de lire sur le visage du Maître quelque émotion, il n'y vit rien que l'orgueilleuse et imperturbable majesté de ses traits. Il ressemblait, là, à ces masques rituels devant lesquels, sous l'immobilité sculptée des traits, l'on devinait, vertigineusement ouvert, l'infini d'un monde.

Le ministre dut reconnaître que le vieil homme l'impressionnait. Il s'y attendait pourtant un peu. Il connaissait bien la réputation du Maître, celle d'un homme exagérément fier, sauvage, cassant, que l'on craignait presque autant qu'on le révérait —ce qui accentuait l'intimidante aura qui l'accompagnait, voire le précédait toujours. Mais le tout nouveau ministre tenait à aller au bout de son idée, bien qu'on le lui déconseillât. Il voulait voir le Maître, lui soumettre son projet. C'est pour cela qu'il était là ; pour cela qu'il s'était déplacé jusque chez lui —car *convoquer* le Maître au ministère eût été risqué voire fou— ; pour cela, enfin, qu'il se trouvait devant lui dans ce lieu qu'il savait être le plus sacré pour un artiste, celui où il vient au monde et rêve de mourir, l'endroit où il éprouve ses joies les plus pures et ses plus cruelles désillusions : son atelier de création.

Le vieux Maître ouvrit soudain les yeux. Son regard, tel celui de Méduse, parut pétrifier le ministre, entre les omoplates duquel suintait un filet de sueur glacée. Le Maître parla d'une voix lente, aussi implacable que celle d'un oracle qui délibère :

—Je dois avouer qu'il est surprenant et, je le reconnais, courageux de votre part d'être venu à moi...



Il se tut. Sur son grand front superbe, se creusaient, s'entrecroisaient de longues rides.

Le ministre ne cilla pas. Le Maître poursuivit :

—... et je vous en remercie.

—C'est moi qui vous remercie, Maître, je...

—Ne m'interrompez pas. J'ai peu de temps et je ne parlerai qu'une fois.

Le Maître regarda intensément —d'une brûlante intensité— le visage du ministre, comme s'il cherchait chez lui une expression qui aurait trahi quelque colère intérieure. Il ne vit rien. Le ministre était préparé à tout subir, et demeura stoïque. Le vieil homme cracha à terre, puis continua :

—Je vous remercie de m'avoir fait cette proposition. Mais je refuse.

—Mais...

—Je ne changerai pas d'avis.

—Mais pourquoi nous refusez-vous cela ? Nous voulons vous rendre hommage ! Tout le pays aimerait vous revoir... Une dernière fois. Vous ne pouvez nous refuser cela...

Le ministre, en ce point, se savait être au-delà de la témérité : dans la hardiesse inconsidérée. Si inconsidérée qu'en même temps qu'un ton de supplication, il avait donné à sa voix les inflexions du reproche. Il s'attendait à ce que la colère du Maître s'abattît. Mais c'était un risque à prendre.



—Je refuse, dit le Maître, inflexible mais calme encore. J’ai arrêté de créer il y a un an. Je l’avais officiellement annoncé. C’est à ce moment-là qu’il aurait fallu m’honorer. Pas maintenant.

—Maître, nous...

Dans un mouvement empli de puissance, le vieux Maître, excédé, se leva. Sa grande taille se déploya avec une vigueur que son âge récusait. Ses interminables bras se déroulèrent comme les anneaux d’un reptile et, à leur extrémité, ses mains, ses mains aux paumes si dures qu’on eût dit que le sang n’y circulait plus, ses immenses mains d’où tant de chefs-d’œuvre naquirent, se refermèrent en deux poings massifs. Le ministre se trouva en un instant devant un baobab aux racines millénaires. Il savait que la discussion était terminée. Il se leva à son tour. Les yeux du Maître tombaient sur lui, furieux. Le ministre bredouilla des remerciements et se dirigea vers la porte de la pièce. Avant d’en sortir, il regarda encore en direction du vieil homme. Le crépuscule venait. La grande ombre du grand Maître s’allongeait, comme s’allongeaient celles des dizaines de tam-tams qui l’entouraient. Le tambour-major, au milieu des instruments qui firent sa gloire et fécondèrent son génie, ressemblait à un conquérant entre les rangs de son armée, ou à un prophète parmi ses compagnons. Le ministre sortit.

\*\*\*

Dès que son visiteur s’en fut, le vieux Maître s’écroula lourdement, plus qu’il ne s’assit, sur sa chaise. Il tremblait. De rage et de dépit. Il essaya, quelques secondes, de se convaincre que c’était contre le ministre que ces sentiments étaient dirigés, mais une



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**  
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

lucidité crue lui refusa cette hypocrite lâcheté : il savait que sa rage et son dépit n'étaient que ceux qu'il s'inspirait lui-même. Le ministre n'avait fait que lui rappeler sa propre impuissance ; il n'avait été que l'instrument de la cruelle vérité qu'il désirait, depuis des mois, reléguer dans les ténèbres de l'oubli. Hélas pour lui, la conscience de la lâcheté n'est pas profonde ; quoi qu'on y jette, quelque souvenir qu'on veuille y noyer, il remonte toujours, insubmersible, sans cesse rejeté à la surface de ce fleuve dont on voudrait qu'il fût quelque Léthé, mais qui ne se trouve jamais être qu'un Léthé renversé : le fleuve, non de l'oubli, mais de l'impossible oubli.

Le vieux Maître se haït. Il haït en lui l'homme qui, imbu de sa fierté, cherchait sans cesse à dominer ses semblables. Il détesta en lui le vieillard rompu d'amertume. Mais, surtout, il haït en lui l'artiste impuissant, incapable, depuis plus de deux ans, de créer. Il n'était plus qu'une source tarie. Il ne portait plus rien en lui, aucune œuvre. Nulle intuition. Aucun rythme nouveau ne lui venait. Tous les airs qu'il tentait étaient mauvais, confus, sans singularité, sans souffle. Lui, lui qui donna vie à tant de rythmes somptueux, à tant de roulements saccadés et majestueux, à tant de beautés fécondées par les peaux confondues de ses mains et de son ndënd ; lui qui, à travers le monde, donna à entendre les percussions essentielles de son peuple, dont il unit le cœur aux chœurs des percussions ; lui, qui, partout, maintint intactes, hautes et fières, la gloire de son sang et la grandeur de sa race —une lignée inégalée et pluriséculaire de tambours-majors— ; lui, enfin, que l'on appelait l'homme-rythme, ne parvenait plus à créer. Quatre décennies d'une production profuse et inspirée puis, soudain... le silence. Il ne put le souffrir. Et plutôt que d'admettre cette subite stérilité artistique —autant mourir alors— il annonça,



une année auparavant, qu'il mettait un terme à sa carrière, avant de se draper dans une solitude fière.

Naturellement, il essaya, les premiers temps, de rallumer le feu éteint en lui. Mais il se retrouvait, lorsqu'il tentait de renouer avec son instrument, à produire ces rythmes qu'il détestait ; ces rythmes sans noblesse, vulgaires, prostitués au mauvais goût facile, sans recherche, que nombre de *batteurs* à la mode exécutaient pour la bête masse, celle qui ne voulait que du divertissement, du son, du bruit —tout ce qui, en somme, allait à l'encontre de l'exigeante idée qu'il se faisait de son art. Peu à peu, accablé par ce qu'il devenait, il arrêta de jouer et préféra le silence humilié aux airs humiliants qu'il produisait.

Cela faisait des mois qu'il tentait de s'oublier dans ce silence. Mais la visite du ministre avait rouvert la plaie. Chauffé la blessure à blanc. En lui demandant s'il serait d'accord pour jouer une ultime fois sur la plus grande scène du pays, le ministre, tout en le renvoyant à sa blessure, l'avait provoqué. Il avait remué le fond d'orgueil dont tout grand créateur, qu'il le reconnaisse ou non, ne se sépare jamais. Le vieux Maître sentit gronder en lui le besoin de réessayer. Et bien que la peur d'un nouvel échec remontât aussitôt des profondeurs de son âme, il se leva de la chaise où il s'était effondré, décidé à livrer sa dernière bataille. Le monde, scène grandiose et complice, fit silence.

\*\*\*

Un peu à l'écart des autres instruments, au fond de l'atelier, un superbe ndënd se dressait. Son bois massif et pur, sa sombre élégance, sa stature, ne laissaient aucun doute quant à sa qualité. Un instrument de race. Le tronc, deux fois plus large que ceux



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**  
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

des autres tam-tams de l'atelier, exhibait comme des trophées les stigmates de son âge, les épreuves de son histoire. C'étaient des scarifications, des inscriptions, des traces, des taches du passé, qu'y avaient gravées ses anciens possesseurs. Les ancêtres du vieux Maître. Ses pères et pairs —mais était-il encore digne d'être leur descendant, digne d'être leur égal ? Le ndënd gigantesque semblait le défier avec morgue, l'accabler, lui jeter à la face de méprisants crachats. *Tu es, de tous ceux qui m'ont battu, le premier à déchoir, à ne plus rien savoir tirer de moi. Tes ancêtres, jusqu'à leur lit de mort, m'ont fait parler, et toi, tu me réduis au silence !* La voix du ndënd, moqueuse et triste, narquoise et mélancolique, retentissait dans la tête du vieux Maître. Celui-ci s'avança pourtant vers lui. A côté de l'instrument, aucune chaise, aucun tabouret. Battre un ndënd assis était une faute professionnelle et morale. Toute sa vie, il avait joué debout, debout comme son ndënd, debout comme s'il devait mourir —qui ici-bas n'aimerait pas mourir debout et fier ?—, debout comme un homme, refusant l'avilissement d'un siège. Il effleura la peau tannée du ndënd. Peau noircie par les siècles, noircie par toutes les grandes mains noires qui y palpitérent, noircie par le sang qui y sécha, écoulé des paumes écorchées par l'ardeur d'un rythme ; peau mythique de la bête sacrifiée dans un cortège de paroles rituelles, peau tendue qui gronde sous les doigts des Maîtres, nerveuse peau, peau qui frémit, peau qui rugit, peau qui vit, ô ! peau qui est la seconde peau de l'homme qui la touche... ! Le vieux Maître y posa sa large et dure paume, et crut sentir la vibration de l'instrument. Un signe ? Il demeura un instant silencieux, puis, après une grande inspiration, engagea le corps-à-corps avec le ndënd. Lutte, il le savait, dont il devrait sortir réhabilité ou mort. Les premières percussions s'élevèrent.



\*\*\*

Le ministre se trouvait encore devant la porte de l'atelier. Il prenait le temps de digérer son échec. Il ne pouvait dire qu'il ne l'avait pas envisagé, mais le constater s'avérait beaucoup plus dur qu'il ne l'avait cru. Le vieux Maître ne reviendrait donc pas. Cet homme qui avait fait la fierté de tout le pays, qui était l'un de ses artistes les plus originaux et les plus virtuoses, n'allait donc pas connaître une fin de carrière à la hauteur de son œuvre géniale. Le ministre le vivait comme un échec personnel. Pourtant, à l'époque où il n'était encore que le directeur de cabinet de l'ancien ministre de la culture, il avait plusieurs fois proposé qu'un hommage national lui fût rendu. Mais la réputation du vieux Maître était telle que l'on préféra le laisser tranquille. Sa retraite, au lieu d'attrister, avait semblé soulager les autorités, qui y virent l'opportunité de ne plus subir ses diatribes, ses critiques contre les institutions culturelles, ses philippiques contre l'état pitoyable de la culture, de l'art et de l'éducation dans ce pays. Lui, pourtant, trouvait scandaleux et triste qu'on ait snobé cet homme dont il aimait l'œuvre. Il connaissait bien son répertoire, ses motifs, son style, ses influences ; il avait même consacré une partie de sa thèse à son œuvre, dix années auparavant. Le jeune ministre soupira, rendu à l'évidence. Il allait partir lorsqu'un son de ndënd vrombit, en provenance de l'atelier.

Il demeura pétrifié. Quel était ce rythme ? Qui battait ainsi ? Quelles mains libéraient ces salves inconnues et merveilleuses, les plus sublimes qu'oreille humaine entendît jamais et qu'aucune autre plus jamais n'entendra ? La certitude d'être le témoin solitaire de quelque chose d'ultime et de sacré le remplit d'un sentiment religieux. Le ndënd continuait de parler, tour à tour furieux et doux, déchaîné et fin, ici grondement orageux et



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**  
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS



murmure caressant là... Qui jouait ainsi son âme ? Cela ne pouvait être le vieux Maître. Même lui, ne pouvait atteindre ce degré de Vérité... Personne ne le pouvait, sinon Dieu Lui-même.

\*\*\*

Dans l'atelier le vieux Maître luttait. Il luttait à mort et il sentait que la mort le gagnait. Il voyait, entendait, sentait bien que le ndënd se refusait à lui. Comme une femme se refusant à un homme qui pourtant la désire follement. Il le rejetait. Il l'expulsait hors de lui. Il lui fermait l'accès à son langage. Il devenait pour lui un chiffre, une langue inconnue, étrangère, qu'il n'avait jamais apprise, qu'il n'avait jamais parlée et —c'était cela qui était intolérable au Maître— *que jamais il ne pourrait parler*. Il luttait, mais sentait que l'harmonie était perdue, que le sens n'existait plus, que l'accord entre son souffle et le souffle du ndënd était presque rompu, court, haletant, près de se briser. Pourtant il luttait. Il luttait car il voulait mourir dans la lutte. Il ne devait pas penser aux visages de ses ancêtres, il ne devait pas penser à la voix ironique et peinée du ndënd ; il devait simplement jouer, frapper, refuser le silence humiliant. Tout était perdu. Ainsi donc allait-il mourir, pitoyable, martelant un instrument avec lequel il fit jadis corps, et auquel désormais il ne comprenait plus rien. Un instrument qui le dominait, qui l'enterrait, qui le tuait... Mais au moins mourrait-il en jouant. Ses mains insatiables battaient la peau ; elle produisait un son qui parut être un hurlement, comme si le vieux Maître la torturait. « C'est bientôt fini. Encore un peu de souffrance. Pardon, j'ai failli, pardon... », disait-il à voix basse. Et il redoubla d'intensité. Le roulement endiablé du ndënd rua ; et lui-même eut l'impression de se précipiter vers la mort tant désirée, la seule issue qu'il jugeât encore



honorable. Toute sa vie, il avait eu l'intuition que l'art, funambule de la beauté et de la vérité, marchait au-dessus du Néant ; et que les grandes, les vraies œuvres naissaient de cette proximité avec le précipice de la mort. Il était temps pour lui, puisqu'il ne pouvait plus vivre, d'y tomber. Au moins le ferait-il seul, loin de toute indiscretion. Il jeta ses dernières forces et le ndënd émit un gémissement qu'il trouva affreux...

\*\*\*

Lorsque le ministre ouvrit la porte de l'atelier, le ndënd venait de se taire. Il regarda vers l'endroit où il avait laissé le vieux Maître. Il n'y était plus. Il parcourut la salle du regard et, de l'autre côté de la pièce, vit sa grande silhouette dans la pénombre. Une autre forme, tout aussi massive, se trouvait à son côté. Gémellité des géants. Le ministre sut immédiatement que c'était ce ndënd —le ndënd privilégié du Maître— qui avait libéré les rythmes divins qu'il avait entendus, et qui flottaient encore dans l'air comme une fine pulvérulence de beauté. C'était bien le vieux Maître qui avait joué. Le ministre n'en douta plus. Il l'appela plusieurs fois.

Mais le vieux Maître ne répondit ni ne bougea. Il demeurait immobile dans l'ombre. Tel un baobab aux racines millénaires qui, même mort, mettait un point d'honneur à rester debout.



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**  
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS